

Vous propose :
dimanche 8 février
14h00
au Cinémarivaux



'71 film britannique
De Yann Demange – VOST - 1h39
sortie cinéma 5 novembre 2014.
Avec Jack O'Connell, Paul Anderson, Richard Dormer

Week-End Cinéma européen
6, 7, 8 Février 2015
En présence de Fabien Baumann,
journaliste à la revue Positif.

Né en 1977 à Paris, d'une mère française et d'un père algérien, Yann Demange grandit à Londres où sa famille s'installe juste après sa naissance.

A 17 ans, il quitte l'école pour devenir assistant, puis assistant monteur, sur des clips et des courts métrages, avant d'en réaliser lui-même huit. Il intègre ensuite la NFTS (National Film and Television School). En sortant de l'école, en 2006, il se dirige vers les séries télé. '71 est son premier long métrage.

Interview de Yann Demange (extraits) pour Télérama 6/11/2014

Pourquoi ce sujet-là, à ce moment précis ?

J'avais plusieurs sujets en développement dont l'un sur le siège de l'ambassade iranienne à Londres. J'ai retransmis une bonne partie de l'énergie de ce film dans '71. Je n'avais aucun désir de tourner un film sur le conflit en Irlande du Nord. Mais la première version du scénario m'a parue très contemporaine et pertinente.

La spécificité des combats était transcendée dans quelque chose de plus universel qui m'évoquait aussi bien la guerre en Algérie, en Irak, en Afghanistan, en Syrie... Et la présence des enfants qui grandissent dans ces zones de conflits me touchait particulièrement. Comment ils cherchent à se construire en intégrant un groupe, une bande, une armée, et comment ils peuvent être trahis par leurs proches.

Les bonnes et les mauvaises surprises rencontrées pendant le tournage de '71 ?

Les mauvaises, ce sont les fortunes dépensées en sécurité. On a tourné à Sheffield, Liverpool, Blackburn et Leeds dans des endroits parfois vétustes où il fallait apporter l'électricité, faire passer des câbles, du matériel à surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le budget nettoyage a aussi explosé car on a dû payer des entreprises pour remettre en état des appartements couverts de suie car les habitants avaient laissé leurs fenêtres ouvertes pendant le tournage des scènes d'explosion ou de fumée noire.

Chaque fois qu'on m'annonçait des surcoûts en sécurité ou en nettoyage, je perdais dix figurants pour la manifestation qui était tournée à la fin. Un vrai crève-cœur. Sinon, comme disent les Anglais, un tournage, « it's fire fighting », un combat contre le feu, tous les jours des problèmes à résoudre. Les bonnes surprises, c'est quand on se regarde avec mon chef op ou mon monteur, avec qui je bosse depuis neuf ans, qui sont ma famille, et qu'on sent que la scène qu'on tourne va être réussie car il se passe quelque chose devant la caméra, un moment magique entre les acteurs ou le surgissement d'un truc imprévu.

Vos influences sont-elles uniquement cinématographiques ?

La musique est la forme d'art la plus importante pour moi. J'ai commencé par aimer le hip-hop mais j'adorais aussi AC/DC. Par l'intermédiaire de ma mère, fan de Miles Davis, et de mon frère, joueur de basse dans un groupe de jazz fusion influencé par Weather Report, j'ai été exposé à beaucoup de musiques différentes, très jeune. J'écoute aussi de la house, des trucs atmosphériques à la Brian Eno. Je suis vraiment éclectique. J'ai demandé à David Holmes de composer la musique avant le tournage et je me la passais sur le plateau.

'71 est-il le film dont vous rêviez ?

Il y a toujours ce moment délicat où il faut finir le film, l'abandonner. Je suis content du travail de mon équipe mais je n'ai pas assez de distance pour savoir s'il est conforme à mes rêves. En tout cas, je suis heureux que le film ait été vendu à l'étranger car pendant la préparation, on nous avait prédit qu'avec un sujet pareil, il ne sortirait pas du Royaume-Uni, personne ne voulait le préacheter. Un premier film sans star sur le conflit irlandais... Mais une fois terminé, les gens ont tous fait des connections avec leur propre histoire, leur propre pays. On l'a vendu partout.

Un maître vivant, un maître mort ?

Vivant : Audiard. Mort, ça pourrait être Peckinpah pour son côté viscéral.

Premier long métrage de Yann Demange, revisite le genre «survival» en pleins affrontements à Belfast.

L'emprunt de l'année 1971 pour le titre du premier long métrage de Yann Demange évoque, dans le contexte délicat de l'Irlande du Nord, la période trouble précédant le chaos. L'hiver suivant, précisément le 30 janvier 1972, quatorze manifestants furent tués par des soldats britanniques à Derry durant ce Bloody Sunday qui allait mettre pour de bon le feu aux poudres, entraînant un afflux massif de jeunes volontaires dans les rangs de l'IRA et conduisant le gouvernement britannique à envoyer davantage de troupes.

Ploucs. Dans sa première partie, le cinéaste s'attache plutôt à installer un personnage archiclassique de jeune soldat balancé au cœur d'une histoire qu'il a bien du mal à comprendre. Gary (Jack O'Connell, magnifique dur-à-cuire déjà vu dans les Poings contre les murs, de David Mackenzie) est un prolo anglais dont on devine qu'il n'a pas assidûment fréquenté les bancs des grandes universités. En outre, il est responsable d'un petit garçon dont on ignore s'il s'agit de son fils ou d'un frère orphelin. Peu importe, dans la mesure où le principal est de trouver un toit à l'enfant et de quoi le nourrir.

Cette introduction longuette et un poil larmoyante semble destinée à déconnecter '71 de toute portée politique, ce qu'on pourrait lui reprocher si ce n'était pour préparer le terrain à une rigoureuse et imaginative déclinaison de film de genre. Le jeune homme, à peine ses classes terminées, doit faire son paquetage direction Belfast qui, tout doucement, s'achemine vers la guerre civile. Avec tout son régiment de jeunes ploucs, le voilà au cœur d'un quartier brûlant pour contenir la foule, tandis que la police procède à des arrestations musclées. L'affaire dégénère, des coups de feu éclatent, et un soldat se prend une balle en plein visage. Dans la pagaille, Gary perd tout : son chemin, son régiment, son arme et sa lucidité. En une poignée de secondes, il devient une proie pour un groupe paramilitaire armé jusqu'aux dents.

Zombies. Commence alors une interminable nuit, terrifiante, où la survie est au cœur du récit. Cette déambulation hallucinée fait alors entrer le film dans le registre classique du survival où un solitaire paumé doit échapper à la férocité d'une bande de dingues ou à l'appétit de zombies. Avec une nuance de taille : l'ennemi est ici parfaitement semblable à la victime, indétectable autant par absence de repères que par empathie.

A ce jeu-là, Yann Demange se montre très habile. Le cauchemar nocturne du soldat, ballotté dans un incompréhensible labyrinthe où alliés potentiels et ennemis irréductibles ont le visage de cette classe ouvrière d'où il vient lui-même, est ponctué de rencontres poisseuses de danger et de la sinistre certitude que personne, jamais, ne pourra en sortir gagnant.

En brouillant ainsi les pistes de son sujet, le film finit par produire un écho troublant à tous les autres conflits contemporains dans lesquels militaires et civils armés s'entre-tuent dans des ruelles pas si différentes de celles de Belfast. Un peu partout dans le monde, de très jeunes soldats, largués et mal dirigés par des gouvernements en mal d'idées, se transforment en symboles à abattre d'une oppression dont ils sont les instruments. Et c'est là, sans aucun doute et contre toute attente, que '71 devient un film politique.

Bruno ICHER LIBERATION

PROCHAINE SÉANCE :

17h00 *Calvary*
dimanche 8 février 2015

